

## LA MER

SONNET

JUILLET, 1877.

J'étais petit enfant. Sur le bord de la grève  
J'aimais aller, le soir, errer seul en secret.  
A l'heure poétique où l'étoile se lève,  
Pour voir ce que dit l'onde au rocher discret.

J'aimais à contempler, absorbé dans un rêve,  
La coupe du ciel que le Couchant dorait,  
A voir les grands vaisseaux, que la vague soulève,  
Se bercer mollement sur le floué muet.

Souvent encore je vais, rêver, fouler la plage,  
Mais les flots dont le chant charmait tant mon jeune âge,  
Hélas ! n'ont plus pour moi que de lugubres sous :

Car l'aspect de la mer me rappelle l'image  
De l'océan du monde où j'ai fait maint naufrage,  
Où j'ai vu s'engloutir mes mille illusions.

W. CHAPMAN.

## UNE

## FILLE LAIDE

XXII

(Suite et fin.)

La nuit fut bonne. Le docteur put affirmer dès le lendemain que cette chute effrayante n'aurait définitivement d'autres suites que la blessure faciale causée par le choc de la tête sur un angle aigu du rocher.

Etiennette, tremblante, n'osa point formuler une question terrible.

Le docteur la comprit et vivement :  
"Non, mademoiselle, dit-il, j'espère qu'elle ne sera pas trop défigurée."

Pas trop ! !  
Paula ne demanda rien.

Pendant les longues journées, où la fièvre la cloua sur son lit de malade, elle suivait d'un oeil atone les mouvements discrets d'Etiennette, qui allait et venait sans bruit de sa chambre aux ouvriers.

Elle écouta, sans paraître les entendre, les consolations affectueuses et chrétiennes que murmurait à son chevet le bon aumônier.

Quand lady Margaret pleurait en lui baisant les mains, elle les retirait doucement et ne prenait pas la peine de répondre.

On avait écrit à Aubin qu'il était survenu un accident à Paula.

Aubin arriva le surlendemain.  
Mais, quand il demanda à voir son ancienne compagne, elle répondit tristement qu'elle ne le recevrait qu'après guérison.

La vanité l'emportait même sur l'amitié.  
Aubin n'insista pas, s'enferma dans sa cellule, demeura intacte aux flanes de la *Tour-maitresse*, et y composa un volume en moins de trois semaines, le plus vrai qu'il eût encore écrit, le plus beau qu'il dut écrire jamais.

C'était un chant de douleur ou éclatait, en plaintes inspirées, toute la poésie de ce pauvre cœur souffrant.

Ce livre, qu'il envoya à Paris avec la distraite indifférence d'un esprit occupé ailleurs, lui revint peu après escorté des premières critiques et des premiers applaudissements du public.

A Brébion, ce fut une fête, ou plutôt un rayon consolant au milieu des nuages.

Les jours avaient marché, l'hiver revenait ; il fallait remettre au prochain avril l'inauguration de l'Asile et de l'Orphelinat.

On n'était point désolé pour autant. L'aménagement intérieur demandait un dernier effort pour être prêt à recevoir les pensionnaires de la charité.

On suspendit quelque temps cette activité soutenue pour se grouper autour d'Aubin, et lui offrir les louanges plus délicates et plus chères de l'intimité.

Son livre, lu à haute voix, parut remuer chez Etiennette une fibre silencieuse, non endormie, qu'elle contraignait à l'immobilité par une énergie volontaire.

Paula elle-même en fut touchée. Sa glacial insensibilité, qui s'était prolongée infiniment plus que l'intensité du mal, en fut comme ébranlée.

Elle s'était tue par orgueil, pour ne pas montrer le désespoir immense qui la torturait.

Elle sortit de son silence farouche, et, pour la première fois, témoigna le désir de voir Aubin. Il y avait plusieurs mois qu'elle se cachait.

Quant Mariette alla le chercher à la *Tour-maitresse*, le pauvre garçon pâlit de saisissement, puis fit un bond de joie, puis enfin saisit à deux mains la tête ridée de la servante et l'embrassa sur les deux joues.

"Elle veut donc bien me voir !... enfin !... enfin !"

XXIII

Paula s'était fait conduire dans l'appartement de l'abbé Joumel où se réunissait maintenant la famille.

Un bandeau blanc enveloppait encore son visage blémi par de longs accès de fièvre, altéré par l'inquiétude poignante d'avoir à jamais perdu sa beauté.

Etiennette qui, seule, la pensait, seule aussi savait quels ravages la chute avait produits.

De même que Paula, dans sa fierté intraitable, n'avait jamais demandé à Etiennette quelle part d'héritage elle voudrait bien lui réserver, de même sa vanité aux abois avait reculé devant toute interrogation.

Quand Aubin entra chez l'aumônier, Paula, involontairement, énergiquement, ignorait encore s'il restait quelque chose de la ravissante figure qui avait été la sienne, ou bien s'il lui faudrait envier la laideur d'Etiennette.

Il y avait du caractère, mais un caractère dévoyé, dans cette nature égoïste.

Elle se retourna en entendant entrer le jeune homme, et lui sourit comme au temps de leur enfance.

"Pardonne-moi, Aubin, dit-elle en lui donnant la main, d'avoir tant tardé à te recevoir. Je m'habitue mal, vois-tu, à me montrer encapuchonnée de la sorte."

Quoique frappé au cœur de sa pâleur et de la blessure soupçonnée, il répondit avec gaieté :

"Vous avez un petit air de religieuse qui ne vous sied point mal du tout, ma chère Paula."

"C'est fort, heureux ! reprit-elle, car je vais peut-être devenir religieuse en enfer."

—Quelle plaisanterie !

—Cela dépendra de ce que je vais apprendre.

—Quoi donc, grand Dieu !

—Sous ce bandeau se trouve probablement une tête défigurée. Si cela est, je la cacherais dans un cloître."

Etiennette éleva sa voix grave et douce.

"Non, dit-elle, ce serait donner à la Religion ce qu'on n'oserait plus offrir au monde."

—Et quand cela serait ?

—Dieu n'agrée pas ces sacrifices.

—Pourtant...

—Regarde-moi, je suis plus laide que tu ne le seras jamais. Il y eut une époque dans ma vie où j'aurais volontiers enfoui ma laideur sous le voile. Je résistai, car je n'étais pas résignée à ma disgrâce physique, et c'eût été bien plutôt la révolte de la nature que la vocation qui m'eût jetée dans un couvent."

Un sourire qui n'était pas dénué de malice courut sur la petite portion de son visage que Paula consentait à montrer.

Tout à coup, elle se leva, se tourna vers la glace, étroite, que l'abbé Joumel rangeait aussi parmi ses objets de luxe, et, d'une main ferme, détacha le bandeau.

Les chairs recousues avaient tracé sur la joue un large sillon blanchâtre, légèrement creusé, avec des ramifications inégales qui montaient à l'œil, d'un côté, et se perdaient, de l'autre, sous le lobe de l'oreille.

La bouche, moins profondément fendue, se relevait en un coin sous le tiraillement qu'avait produit le passage de l'aiguille.

Il en résultait un rictus pénible ou venait mourir toute la grâce des lèvres rouges.

Les traits entiers, altérés par la longue souffrance, présentaient un amaigrissement maladif.

Paula resta debout devant la glace, sans un geste, sans un mot.

Derrière elle un grand silence.

Elle assistait aux funérailles de sa beauté, de sa splendeur, de ses succès, de ses rêves. Entre les quatre parois dorées du petit cadre, elle voyait défiler les admirations passées, les enthousiasmes éteints, les triomphes de sa vanité, les aspirations de sa coquetterie, tout cela fané, froissé, brutalement détruit par l'implacable réalité des choses.

Elle était laide maintenant, irrémédiablement laide ; d'une laideur accidentelle, heurtée, déchirée, cent fois plus lamentable que la laideur pâlotte et voilée d'Etiennette !

Elle eut la force de ne pas cacher sa figure dans ses mains, cette figure qu'elle ne connaissait plus !... et d'épuiser la coupe amère sans un sourcillement.

Seulement, tout au fond, tout au fond d'elle-même, quel écroulement !

Quand elle se retourna de nouveau vers ses amis, son oeil embrassa d'un regard leurs diverses attitudes comme pour y lire l'impression qu'elle devait produire désormais.

Etiennette, qui depuis longtemps savait, exprimait une pitié sincère, un secours déterminé à jamais faire défaut.

"Je suis là, semblait-elle dire, pour adoucir l'épreuve, en prendre la moitié et l'apprendre à souffrir fructueusement."

La surprise douloureuse de l'abbé Joumel se traduisait par deux mains jointes, des lèvres tremblantes d'émotion, et plus encore de prière.

Dans les yeux d'Aubin s'ouvrait comme un horizon nouveau dont la profondeur la frappa.

Ces yeux clairs, larges et fixes, ne semblaient redouter ni l'examen, ni la suspicion, ni le doute.

Ils livraient inconsciemment leur secret, derrière lequel, montant de l'âme, on voyait poindre déjà la grandeur d'une virile résolution.

Ce quelque chose d'inexprimé, qui luisait dans ce regard gris, attira Paula comme une énigme, un peu aussi comme une promesse.

Elle fit un mouvement pour aller à lui, puis, se ravissant, elle présenta à l'aumônier, par un geste navré, sa figure ravagée.

"Me reconnaissez-vous, monsieur l'abbé ? demanda-t-elle d'un ton âpre."

—Que Dieu vous reconnaisse toujours aussi bien que je le fais, ma pauvre chère petite ! répondit-il affectueusement.

—Me reconnais-tu, Aubin ?

Le pauvre garçon eut un frissonnement qui le secoua des pieds à la tête. Une blancheur de suaire s'étendit sur son front, tandis que ses yeux s'enflammaient d'une lueur extraordinaire.

Sa voix eut une douceur sans pareille en murmurant :

"Si je vous reconnais, Paula !... Mon cœur vous voit, mes yeux vous supplient, mes lèvres vous appellent !... Vous êtes mieux *ma* Paula !... parce qu'une douleur ressentie par vous rapproche de vous l'enfant sous famille !

Oh ! Pingrat !... qui se dit sans famille !

souffla Etiennette avec un bon regard encourageant. Et nous !..."

Ce regard glissa d'Aubin à l'aumônier et lui apprit ce que les paroles du jeune homme venaient de lui faire entrevoir.

"Il voudrait mieux, si je ne me trompe ?" dit-il en attirant Aubin à lui par un geste paternel.

Aubin n'osait respirer. Sa présomption, brusquement révélée, et que pour rien au monde son cœur n'eût voulu reprendre, l'épouvantait maintenant.

"Avez-vous entendu, ma fille ?" reprit l'abbé.

Oh ! oui, Paula avait entendu, et quelque chose s'agitait en elle d'imprévu, d'étrange, comme une reconnaissance chaude, comme une résurrection d'orgueil.

A l'heure même où s'abîmaient tous ses rêves de triomphe, tous ses desirs de bonheur, voilà que se manifestait une tendresse immuable qui lui créait à nouveau des droits, des aspirations, un but.

Elle ne pouvait dire que cette tendresse montait de trop bas pour la toucher, car celui qui choisissait pour l'exprimer l'heure de la désillusion suprême, s'était élevé à son niveau par le travail et la réussite.

Elle sentit avec non moins d'intensité, à côté de ce sentiment protecteur, l'abandon dédaigneux où la laisseraient désormais ceux qui, dans elle, n'aimaient que sa beauté.

Et, tandis que les enthousiasmes morts s'effaçaient à l'horizon de ses souvenirs mondains avec des pâleurs d'ombres, un avenir brillant d'espérances s'épanouissait tout à coup avec des rayons attendris.

"Avez-vous entendu, ma fille ? répéta l'aumônier."

—Oh ! tu as compris surtout, n'est-ce pas, chère sœur ? ajouta Etiennette en glissant un bras caressant autour de la taille souple et superbe de la blessée.

—Oui, j'ai compris, dit lentement Paula dont un flot de larmes inonda le visage. J'ai compris que je ne méritais pas ce bonheur d'être aimée encore lorsqu'a disparu le fugitif avantage auquel j'attachais tant de prix.

—Ceci, c'est l'affaire de ce généreux cœur ! dit Etiennette en étreignant la main d'Aubin avec une effusion quasi maternelle.

—Ceci, c'est l'affaire de la Providence, qui châtie, qui console, qui règle la destinée et soutient les âmes. Que la vôtre s'incline et bénisse, Paula. La Providence a mis pour elle le dicte bien près de la plaie !"

En parlant ainsi avec la bonté du père et l'autorité du prêtre, l'aumônier réunissait les mains de Paula et d'Aubin dans les siennes.

—Tu la rendras meilleure encore ! dit-il au jeune homme qui pleurait de joie.

—Vous le rendrez heureux ! dit-il à la jeune fille dont le cœur troublé palpitait dans la première émotion salutaire et fortifiante qu'il eût encore ressentie.

XXIV

Peu de temps après cette radieuse journée, le mariage d'Aubin Vial et de Paula de Béringe n'était plus un secret pour la bonne ville salinoise, Etiennette se déclara prête à inaugurer les bâtiments neufs de Brébion.

D'immenses calorifères en assainissaient les murs en attendant le prochain soleil. Les doritoirs comptaient cinquante lits de vieillards dans l'Asile, cinquante lits d'enfants dans l'Orphelinat.

Les réfectoires alignaient leurs tables réjouissantes à l'œil entre deux rangées de bancs recouverts de moleskine.

Les fauteuils des infirmes occupaient, dans une grande salle de récréation, la meilleure place près des fenêtres, attendant leurs hôtes pour leur donner le repos et la sécurité.

"Il est temps," dit Etiennette, en comptant avec une joie modeste son œuvre menée à bonne fin.

L'inauguration était fixée au dimanche, 15 mai 1874. La société de Salins n'eût pas mieux demandé que d'y assister. Mais Etiennette n'avait point consenti à donner à cette fête intime un tel cachet de publicité.

M. et Mme de Saint-Ebre, les membres du clergé et le libraire de la rue du Bourg-Dessus—lequel avait solennellement promis de n'en pas faire le sujet d'un article pour la *Vigie salinoise*—furent seuls admis à se joindre aux habitants de Brébion.

Seuls, non. Maxime de Saint-Ebre avait reçu un mot d'appel, bien simple et bien attractif sans doute, car, au jour dit, dans la chapelle du château où l'aumônier entonnait le *Veni Creator*, la première chose qu'aperçut Etiennette, en entrant, fut un uniforme d'officier de dragons rehaussé des épaulettes de lieutenant-colonel.

Cette nomination, toute récente, n'était point encore connue au château.

La messe fut entendue avec un recueillement mêlé d'ahurissement par les vingt-cinq bonnes femmes et les vingt-cinq vieillards rangés devant l'autel.

Recrutés dans les faubourgs, dans la montagne, tirés de la misère et de l'abandon, ils se demandaient avec saisissement si c'étaient bien leurs pauvres corps usés, décrépits, que l'on destinait ainsi au calme et à l'aisance.

Derrière eux, la ruche bourdonnante de cinquante fillettes aux yeux étouffés, gardait le silence admiratif qu'impose l'inconnu.

Hélas ! que de choses à dévoiler à ces petites âmes ignorantes !... que de choses, peut-être, à leur faire oublier !

Etiennette les contemplait avec une émotion assez forte pour contrebalancer l'involontaire

attraction qui dirigeait ses yeux brillants vers le bel uniforme.

L'abbé Joumel parla. Sa vieille voix cassée et chevrotante retrouva des accents touchants pour dire à son nouveau troupeau de bénir le Seigneur et d'aimer sa bienfaitrice.

Bénir le Seigneur ! Combien on sentait en l'écoutant que là se résumait ce déclin d'existence chrétienne dont la foi chaude passait, en les échauffant, dans les cœurs inclinés.

Puis, le saint vieillard, sollicité par Etiennette, conduisit les hôtes de Brébion dans l'Asile, leur ouvrit les portes, leur en montra les salles aérées, les aspects riants, le confort modeste, la pharmacie, l'infirmerie, la lingerie, la salle de bains, les cuisines, et leur dit tout joyeux :

"Mes enfants, vous voici chez vous. Vivez en paix, sous l'œil de Dieu et le dévouement de vos gardiennes."

Les sœurs de saint Vincent de Paul, qui recevaient ce dépôt, s'inclinèrent d'abord devant la pauvreté humaine qui représentait pour elles la divine pauvreté, et se mirent aussitôt à remplir leurs nouvelles fonctions.

A l'Orphelinat, d'autres sœurs du même ordre attendaient les petites filles pour leur faire, à l'abri de la riante maison, une sorte de nid maternel, bien autrement doux et salubre que celui où la misère les avait longtemps confinées.

Lentement, la petite société revint au château où l'attendait un déjeuner de famille. Lady Margaret et Paula allaient en avant, les bras unis, causant du prochain mariage.

"N'est-il pas vrai, disait la jeune femme, que M. Vial n'était point déplacé en notre compagnie, à Paris ?... Il préludait à son grand bonheur, ma chère."

Et Paula, mal guérie de ses peines morales, aimait à s'entendre affirmer que l'enfant sans naissance dont elle acceptait de porter le nom, n'était point indigne d'elle.

Combien faudrait-il d'années de dévouement, de soumission, de tendresse, pour métamorphoser cette nature que le malheur avait ébranlée sans la corriger encore ?

Aubin, qui marchait ensuite avec le directeur de la *Vigie salinoise*, se demandait parfois cela sans terreurs, sans dépit, avec la sereine perspective d'être si heureux et si bon qu'il la rendrait heureuse et bonne.

M. Charles et le doyen de Saint-Maurice soutenaient les pas ralentis de l'abbé Joumel.

En arrière encore, s'oubliait à chaque rosier, à chaque pierre moussue, à chaque touffe d'herbe, venaient Etiennette et Maxime.

Ils ne s'étaient pas revus depuis plusieurs mois, depuis cette soirée de neige où l'officier, prêt à partir, avait mis tout son secret aux pieds de la jeune fille, comme s'il n'avait plus senti la force de l'emporter loin des montagnes où il était né.

Ils ne s'étaient jamais démentis depuis lors dans leur mutuel silence, l'une n'ayant rien promis, l'autre n'espérant rien.

Ils ne s'étaient accusés ni d'oubli, ni d'indifférence ; ils n'avaient montré ni abatement, ni exaltation.

Entre eux, quelque chose s'était échangé, moins qu'une promesse, mieux qu'un projet. L'officier de dragons avait offert l'exagération de sa délicatesse ; la fille laide avait rendu la gratitude intime de son cœur.

En se retrouvant, par cette fraîche matinée, sur la terrasse où semblaient devoir se nouer les situations simples et graves de leur existence, Etiennette et Maxime éprouvèrent le même frémissement.

Le lieutenant-colonel, qui disait sa vie close à jamais, sentit vaguement qu'elle allait, au contraire, embrasser des phases inattendues.

Etiennette qui, patiemment, avait attendu l'heure marquée, comprit à ce frisson intime combien cette attente décapitait le bonheur entrevu.

Les banalités de la conversation n'étaient plus de mise entre ces deux cœurs. Ils se taisaient, sentant pourtant qu'il faudrait parler bientôt, lui pour un nouvel adieu, elle pour le retenir.

Bravement, elle parla la première. C'était indispensable avec cette farouche délicatesse qui se fit reproché une démarche comme une faute.

"Ai-je bien agi, suivant vous ?" demanda-t-elle sans préparation.

De son bras étendu, elle lui montrait son œuvre charitable.

"Oui, répondit-il simplement. Sans rien savoir, j'aurais juré que vous auriez fait cela."

—Ah ! tant mieux.

—Voyez, fit-il avec un sourire triste, j'ai la prétention de vous deviner.

—Peut-être. En tous cas, votre approbation m'est douce. J'ai longtemps réfléchi. J'ai gardé longtemps le silence. On m'a accusée... soupçonnée... qu'importe ! Une fois mon parti bien pris, j'ai marché sans regarder en arrière."

Il s'appuya contre un débris de rempart comme pour l'engager à parler encore. Depuis combien de mois n'avait-il pas entendue cette voix vibrante et rythmée ?

—"J'ai fait mes partages, reprit-elle, cédant à cette muette invitation ; j'attendais le choix de Paula pour doter son inexpérience. Elle a accepté Aubin, ce qui est ma première grande joie depuis... depuis une joie plus complète encore que le Seigneur m'a gardée. Lui donner plus de cent mille francs—somme jugée convenable par notre bon aumônier—c'eût été blesser Aubin et paraître faire un marché du douloureux accident survenu à ma pauvre sœur. Légèrement fier de sa plume, il a refusé la même somme que je le suppliais de recevoir comme le troisième enfant d'adoption de la marquise. J'en ferai construire des écoles, là-bas,